

LES LARMES D'UNE VIE

Assia JOJASEKE

Autobiographie

Cette envie d'écrire qui me taraude depuis tant d'années, ce matin je me sens prête enfin devant cette page blanche à vous confier cette histoire qui me tient tellement à cœur cette histoire qui me permettra enfin de fermer les portes sur un passé trop douloureux qui a marqué une grande partie de ma vie.

Lundi 17 août 2009, un matin comme tant d'autres dans la majeure partie du monde, un matin comme pas d'autre pour moi.

Ce matin j'ai décidé d'écrire mon passé et toutes ces larmes versées qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Tout à commencé un mardi 19 mars 1963, jour de ma naissance, je suis la 3ème fille pour ma mère et la première pour mon père, ma mère s'étant remariée, quatre autres enfants naîtront de cette union, quatre garçons, mes petits frères.

J'ai quelques souvenirs de mes premières années qui se sont passées relativement bien, comme une petite fille normale dirai-je.

Nous habitions un appartement dans une cité de Reims mais étant issue d'une famille avec un père maghrébin les relations avec certains voisins n'étaient pas toujours facile mais nous menions quand même une vie relativement simple.

Mon père était maçon et ma mère s'occupait de nous.

Ce que je découvris très vite malgré mon jeune âge c'est la violence de mon père, nous les enfants nous prenions des fessées comme beaucoup d'autres enfants de notre génération donc à ce moment là rien d'anormal mais il était surtout violent à l'égard de ma mère car avec elle ce n'était pas des fessées mais de vrais coups et dans les années qui suivirent j'en fis l'expérience également ainsi que ma sœur et mon frère âgé d'un an de moins que moi.

Combien de fois n'avons nous fait ce trajet jusque chez mes grands-parents quand les coups pleuvaient trop sur ma mère, nous partions avec notre baluchon trottants derrière notre mère pour un week-end de répit mais en désespoir de cause mon père venait toujours pleurer à la porte de mes grands-parents et immanquablement nous repartions avec lui.

Déjà à ce moment là j'aurai donné n'importe quoi pour ne pas repartir avec lui. Pourtant à part les disputes nous ne prenions pas encore de coups mais voir la façon dont il traitait ma mère était suffisant pour moi.

Nous avons vécu de nombreuses années dans cet appartement jusqu'au jour d'un matin d'été de juillet 1970 nous avons déménagé pour une maison à la campagne avec un jardin à une vingtaine de kilomètres de là.

Nous étions ravis à l'époque mais ce que j'ai compris plus tard c'est que cette maison allait devenir ma prison j'avais alors 7 ans.

Tant que nous habitions en ville je pouvais jouer dehors j'avais de nombreux amis filles et garçons, du jour où l'on est arrivé dans la maison mon seul espace de loisirs fut le jardin avec interdiction de sortir à l'extérieur et mes seules amies, celles que je côtoierai à l'école mais surtout aucun garçon.

C'est ainsi qu'une nouvelle vie commençait pour moi, une vie que je ne souhaite à personne et durant les 11 ans qui suivirent ce fut plus un cauchemar qu'un beau rêve.

Mon père était un honnête travailleur, je ne lui enlèverai pas ça mais souvent il disparaissait le

week-end pour revenir dans un état pitoyable et les coups s'abattaient sur ma mère pour un rien.

Mes frères et moi avions plutôt intérêt à nous tenir tranquilles.

Quelque temps après notre installation une de mes demi-sœurs est venue habiter avec nous, à l'époque nous étions très proches.

Contrairement à ma sœur et moi, mes frères avaient le droit de sortir et c'était très dur pour nous deux d'être toujours enfermées.

Ma vie se résumait à l'école, les devoirs, le ménage, les courses, la télévision et les premiers coups pour une mauvaise note ou pour un retard je me suis aperçue très vite que la moindre petite incartade était sujette aux coups.

Etant fille d'algérien, mon père voulait m'élever comme dans son pays mais étant née en France de mère française, vivant en champagne et côtoyant des français je ne voyais pas pourquoi j'aurai dû vivre autrement. Donc très vite je me suis rebellée et là mauvais pour moi une fille se rebellant contre son père dans leur pays c'était inconcevable.

Le seul endroit où j'étais bien c'était l'école et le soir dans ma chambre.

J'avais un petit radio réveil que j'avais eu en cadeau de Noël et le soir je m'endormais en musique, je m'évadais dans les chansons que j'aimais et que je fredonnais sans arrêt.

Il est vrai que je ne sortais pratiquement jamais à part l'école ou aller faire les courses, seule ou avec ma mère mais je vivais en musique j'ai au moins eu cette chance c'est que ma mère aimait aussi la musique et malgré les corvées qu'on avait à faire on pouvait les faire en musique enfin du moins tant que mon père n'était pas là car avec lui toute musique parlant d'amour était tabou tout film où un couple s'embrassait était tabou donc j'ai très rarement vu un film complet car dès qu'une scène tendre arrivait c'était direction notre chambre et pas la peine de discuter bien sûr.

Nous n'avions pas beaucoup de famille, du côté de mon père nos grands-parents étaient morts depuis très longtemps donc jamais connu et la majeure partie de sa famille vivait en Algérie.

Nous côtoyions un peu mes grands-parents maternelle mais pas facile non plus car le fait que ma mère se soit remariée avec un Algérien n'avait pas été de bon goût.

Nous avions aussi le frère de ma mère ainsi que sa femme avec laquelle ma mère s'entendait très bien et un cousin éloigné de mon père et dont la femme était également très proche de ma mère.

Nous ne recevions pratiquement jamais personne. Déjà les moyens manquaient mais mon père ne voulait personne à la maison.

Heureusement j'avais ma sœur et mes frères, on se chamaillait très souvent comme tous les enfants je pense mais on était très proche dès qu'un problème survenait.

Je me rappelle ces jeudis après-midi où ma mère s'absentait pour aller voir ma grand-mère ou faire des courses, ma sœur, mes frères et moi nous inventions des tas de jeux, un jour nous étions une famille dans un cirque, une autre fois nous étions des marchands et là j'empilais plein de boîtes et j'étais la vendeuse eux les clients, d'autres fois nous organisions des jeux à l'extérieur.

Lors d'un Noël nous avons même repris une chanson d'une série télévisée que nous avons transformée avec nos paroles et cette chanson est restée dans nos mémoires jusqu'à maintenant.

Malgré toute cette violence autour de nous, nous avons réussi à nous construire des parcelles de vie et des moments inoubliables qui nous ont aidé à tenir durant toutes ces années passées avec mon père.

Mais ça n'enlève pas pour autant toutes les horreurs qu'on a vues et qu'on a subies.

La vie d'un enfant ne devrait être faite que de bonheur et d'amour et les parents sont là pour leur apporter tout ça malheureusement ça n'a pas été le cas pour nous.

J'ai trop vu la souffrance sur le visage de ma mère et notre propre souffrance également.

Pourtant ma mère l'adorait je me demande encore aujourd'hui comment font toutes ces femmes maltraitées par leur conjoint et qui continuent à les aimer.

Je sais que l'on peut supporter énormément de choses et vous le comprendrez plus loin dans ce livre mais je pense quand même qu'à un certain moment il faut savoir dire stop.

J'ai une image affreuse ancrée dans ma tête, c'est le soir il est très tard et comme bien souvent mon père est rentré ivre, mes parents se disputent, nous les enfants nous sommes censés dormir mais avec tout le bruit en bas mon frère Akim et moi avons ouvert la porte de nos chambres et moi je me retrouve en haut de l'escalier et là je vois ma mère coincée entre le mur et la porte d'entrée et mon père en train de la tabasser, je suis trop petite pour la défendre, je pleure et je mets mes mains sur mes oreilles pour ne plus entendre les cris de ma mère mais cette vision je l'ai gardé et l'aurai toujours en ma mémoire.

Ce n'était pas la première fois et pas la dernière non plus mais certaines images vous marquent plus que d'autres.

Combien de fois ai-je vu ma mère l'œil au beurre noir quelle cachait derrière des lunettes noires.

Combien de fois mon frère Akim et moi avons passé plusieurs heures à la nuit tombée dans le noir dans une cabane dans le jardin où l'on stockait le charbon, en pleurs après avoir été punis et battus et moi je chantais car il faisait noir et qu'il y avait des rats et que j'étais morte de peur.

Mon frère me donnait la main pour me rassurer et moi je collais mon visage contre les lattes de cette cabane en regardant la maison en priant et espérant qu'on viendrait très vite nous délivrer.

Nous passions également certaines nuits enfermés dans le garage assis sur une marche, après les coups et en guise de punition comme si les coups ne suffisaient pas.

C'est à cette époque également que j'ai commencé à prendre du poids, je ne pratiquais aucun sport et comme je "m'ennuyais" je me distrayais en mangeant.

Voilà ce qu'il me reste de souvenirs pour la période de 7 à 11 ans.

Ma fin de vie de petite fille avant d'entrée dans l'adolescence.

Cette adolescence que je n'ai pas vécu où que j'ai mal vécu.

Mon entrée au collège, dans un établissement que je n'aimais pas spécialement, une 6ème où je ne me sentais pas à ma place, cette première année en secondaire qui ne m'a pas laissé de bons souvenirs.

La seule bonne chose dont je me souviens c'est mon envie de lecture en fin de CM2 car grâce à elle j'ai commencé à avoir de bonnes notes en dictée ce qui n'était pas le cas avant et petit à petit je me suis passionnée pour celle-ci.

Comme toutes les filles de mon âge je m'intéressais beaucoup aux chanteurs et chanteuses de l'époque j'ai été bercé par Frédéric François dont ma mère était fan, moi je craquais pour Mike Brant et Claude François j'avais d'ailleurs recouvert les murs de ma chambre de leurs photos un des seuls privilèges qui était toléré.

Une de mes grandes joies fut à l'occasion d'un autre Noël où je reçus un petit magnétophone en cadeau. Un vrai trésor pour moi car j'adorais chanter et je pouvais donc m'enregistrer avec le petit micro incorporé et également enregistrer mes chansons préférées à la radio.

La seule intimité que j'avais c'était justement le soir dans ma chambre avant de me coucher. Là, seule mais tranquille je pouvais enfin rêver de belles choses. Souvent je m'allongeais sur mon lit, je fermais les yeux et je m'inventais des vies autres que la mienne, je l'ai fait bien souvent et je le fais encore aujourd'hui.

Je me rends compte que j'ai toujours vécu entre la réalité et l'irréalité, ma réalité étant trop triste je m'enfuyais vers ce monde imaginaire dès que je le pouvais.

Certains pourront penser que c'était un manque de maturité mais moi je ne le pense pas car même aujourd'hui je m'évade de cette façon et pourtant je suis mature mais ça permet de ne pas basculer dans la déprime, enfin en tout cas pour moi.

Donc je faisais mes premiers pas dans l'adolescence, le collège, la musique et évidemment les premiers élans du cœur mais là encore le sujet était plus que tabou.

A part mes frères, je ne pouvais fréquenter aucun garçon même en tant qu'amis c'était interdit. Comme si j'allais tomber enceinte rien qu'en leur parlant.

J'ai toujours été une grande romantique et étant petite j'avais des "amoureux" cachés dont j'évitais de parler à qui que ce soit, je m'inventais même des princes charmants qui viendraient plus tard m'enlever et m'épouser.

J'ai commencé vraiment à éprouver un manque en deuxième année de collège je venais d'avoir 13 ans.

J'avais deux supers copines Francine et Chloé et l'ont partagé tous nos petits secrets malheureusement elles se voyaient les jours où il n'y avait pas d'école et moi je n'avais pas le droit de sortir ni de les voir en dehors de l'école.

J'avais aussi quelques amis garçons et là c'était encore pire parfois ils allaient tous à la piscine où au ciné et moi jamais.

Au début ils me demandaient de les accompagner et très vite ils abandonnèrent du fait que ma réponse était toujours non.

J'habitais à quelques kilomètres de ce collège et n'ayant qu'un bus pour nous y emmener nous faisions souvent mon frère ou des amies et moi le trajet de retour à la maison à pieds.

C'est lors d'un de ces retours que ma vie a basculé.

Ce jour-là, le jeudi 14 octobre 1976 une partie de moi est morte.

Je venais de sortir du collège, il était midi, je devais rentrer ce jour-là avec mon frère Akim qui lui était en 6^{ème} et qui quittait à la même heure que moi.

Durant notre parcours nous devons passer sur un pont et un peu plus loin passer sous deux petits ponts de chemin de fer.

Pourquoi a-t-il fallu que ce jour-là mon frère avance plus vite que moi et qu'il me laisse à la traîne, moi je marchais normalement mais lui voulait arriver le premier.

Quand je suis arrivée à la hauteur du premier petit pont mon frère n'était déjà plus visible et appuyé contre le ponton de ce premier pont un homme était là, je suis passée devant lui tout en continuant à marcher avant d'arriver sous le second pont il s'est précipité derrière moi, m'a passé un bras en travers de la gorge et m'a pointé un objet dans le dos en me disant <<si tu fais le moindre mouvement je te tue>> c'est là que j'ai compris que cet objet était certainement un couteau.

J'ai été téтанisée, pas un son n'est sorti de ma bouche j'ai juste hoché la tête en signe que j'avais compris et je me suis mise à pleurer, la première pensée qui m'a traversé la tête a été « ma dernière heure est arrivée » il m'a fait me retourner et faire marche arrière.

Entre ces deux ponts il y avait un genre de carrière où il m'a emmené.

De nombreux véhicules sont passés devant nous et malgré l'heure de pointe personne ne s'est arrêté, personne n'a trouvé cette situation bizarre, personne.

J'étais seule avec cet individu et j'allais mourir.

Il m'a fait marcher sur quelques dizaines de mètres et m'a forcé à m'allonger et là il a commencé à me sortir des mots d'adultes il s'est allongé sur moi et a commencé à m'embrasser de force j'ai résisté un peu mais après ses menaces j'ai subi, il m'a forcé à le regarder alors que je fermais les yeux pour ne rien voir, essayer de m'échapper de ce cauchemar et j'ai senti ses mains sur moi une envie de vomir m'est montée dans l'estomac je pleurais je le suppliais d'arrêter, je lui disais que s'il me laissait je ne dirai rien à personne et plus je le suppliais, plus il continuait.

Ce qui suivit fût l'horreur pour moi il descendit son pantalon et le reste, moi je me débattais mais je

n'avais pas assez de force contre lui il fit descendre mes sous-vêtements et il me viola.

Je ne connaissais rien au sexe, j'avais 13 ans et jamais nous n'avions abordé ce sujet avec ma mère et encore moins avec mon père le sujet étant bien entendu tabou à la maison, même avec ma sœur et mes frères nous n'avions jamais eu l'occasion d'en discuter à part les bisous c'est tout ce que nous savions de l'amour mais je savais ce qu'il m'avait fait, ce que je commençais déjà à ressentir mais le pire c'est quand il eu terminé d'abuser de moi, je me suis dit maintenant il va me tuer.

Il se rhabilla et me fit relever et me rhabiller.

Les mots qu'il prononça à ce moment-là me firent l'effet d'une claque.

Il voulait que je revienne le lendemain ici à la même heure, que je n'en parle à personne et que si je ne lui obéissais pas il me retrouverait et me tuerait, j'ai dit oui à tout j'ai ramassé mon cartable et me suis mise à courir en pleurant.

Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé mais pour moi j'avais vécu l'enfer, j'avais perdu mon corps.

Mon frère était rentré depuis un petit moment mais personne n'avait fait attention à mon retard et quand je suis arrivée à la maison j'ai ouvert la porte et ça rigolait à table et moi j'étais en larmes.

Je revois le visage de ma mère, elle m'a regardé et m'a demandé ce que j'avais je lui ai dit je venais de me faire agresser et là elle a compris que quelque chose de grave était arrivé.

Je ne sais plus si mon père était là mais ma mère m'a tout de suite fait monter à la salle de bain et m'a demandé de me déshabiller ce que je fis je me suis lavée pendant ce temps ma mère à récupéré mes vêtements et m'a dit je t'emmène à la gendarmerie et moi je pleurais toujours.

Personne n'a dit un seul mot, ma mère a voulu que je mange un morceau avant de partir mais je n'ai pas pu.

La gendarmerie était à quelques centaines de mètres de notre domicile il ne fallut que quelques minutes pour nous y rendre.

En arrivant, deux gendarmes étaient là, ma mère raconta ce qui venait de se passer et les gendarmes nous firent entrer dans un bureau pour prendre ma déposition.

Il y avait un homme d'une quarantaine d'années qui se trouvait être le père d'une de mes camarades de classe et un jeune homme d'environ 25/30 ans.

J'étais très mal à l'aise face à ces deux hommes.

Le plus âgé nous fit asseoir et s'adressant à moi me dit de lui raconter tout ce qui était arrivé.

Et je commençais ma triste histoire. Arrivée au moment très pénible je m'arrêtais, je ne savais pas comment dire les choses, j'étais mal, jamais je ne parlais de ça avec personne et encore moins devant ma mère.

Le gendarme me réconforta et il me dit qu'il devait tout savoir pour qu'on puisse inculper cet homme dès qu'on l'aurait retrouvé.

Après maintes hésitations et énormément de larmes je lui fis le récit du calvaire que je venais de vivre.

A la suite de cette conversation le gendarme nous envoya ma mère et moi chez un gynécologue pour une visite et pour avoir un certificat médical qu'il mettrait dans mon dossier.

Nouveau rendez-vous prévu à la gendarmerie le soir même.

Nous passâmes ma mère et moi une partie de l'après-midi à chercher un gynécologue qui aurait le temps de nous prendre car même pour ce genre de cas il n'y avait pas forcément de priorité.

Et à chaque fois j'entendais ma mère qui était obligée de dire qu'elle voulait un rendez-vous aujourd'hui car je venais de me faire violer, comme si j'avais besoin qu'on me rappelle ce qui m'était ar-

rivée au cas où j'aurais oublié entre temps.

J'étais en état de choc mais en 1976 on ne tenait pas compte de la fragilité d'une enfant de 13 ans qui venait de se faire violenter.

Fin d'après-midi nous finîmes enfin par trouver un gynécologue qui accepta de nous recevoir.

L'examen fût un nouveau viol pour moi car je n'avais jamais vu un gynéco de ma vie et pour lui ce fût comme s'il examinait une patiente ordinaire.

Mes larmes coulaient de nouveau et je sentais sa main à l'intérieur de moi j'avais envie d'hurler il me faisait mal et lui était indifférent à ce que je vivais.

Je ressortis de ce cabinet encore plus mal en point que quand j'étais entrée, ma mère resta silencieuse et moi aussi.

Nous rentrâmes à la maison et personne n'aborda le sujet encore une fois le tabou était de mise.

Moi je pouvais souffrir mais en silence.

Je me sentais sale, meurtrie, je me sentais coupable, pourquoi je l'avais laissé faire ? Pourquoi je n'avais pas marché assez vite pour rester avec mon frère ? Et surtout pourquoi moi ?

Je revoyais mes vêtements tachés de sang que les gendarmes avaient gardé et je savais ce que ça voulait dire et mon père et sa religion pour qui la virginité était une bénédiction, je n'osais plus regarder personne mais je sentais déjà les reproches comme si c'était ma faute.

Comme si j'avais commis un blasphème. J'aurai préféré être vraiment morte.

Nous passâmes à table et j'essayais de manger mais dès quelques bouchées avalées je courus aux toilettes pour vomir.

Après ça nous repartîmes ma mère et moi à la gendarmerie, d'ailleurs à l'instant même je me demande pourquoi mon père ne nous a jamais accompagné durant toute la procédure, il est juste venu au procès.

Nous fûmes accueillis par les mêmes gendarmes qui avaient pris notre déposition le midi et il a fallu recommencer toute l'histoire, redire mot à mot tout ce qui s'était passé « au cas où j'aurais oublié quelque chose entre temps », comme si on pouvait oublier ça.

A la fin de cette entretien les gendarmes décidèrent qu'on allait tendre un piège à mon agresseur et c'est moi qui servirait d'appât je n'étais pas d'accord j'avais peur je ne voulais pas, alors ils m'expliquèrent comment ça allait se passer.

Je devais retourner au collège comme si de rien n'était, moi je n'avais qu'une envie m'enfermer chez moi et ne plus jamais ressortir, ne plus aller au collège, ne plus voir personne, j'étais terrorisée.

Donc leur plan était le suivant.

Ils prenaient une voiture banalisée et m'emmenaient jusque devant le collège là ils me déposaient et moi je faisais le chemin à pieds et eux me suivaient à distance.

Et ils espéraient que mon agresseur reviendrait comme il me l'avait demandé.

Ils n'y croyaient pas trop mais c'était dans l'immédiat la seule chance qu'on avait de l'arrêter.

J'étais morte de trouille mais je finis par accepter.

Je passais une nuit pratiquement sans dormir en me disant qu'avec la chance que j'avais ça se passerait mal.

Vendredi 15 octobre 1976, les gendarmes vinrent me chercher vers 11h30 et m'accompagnèrent jusqu'au collège.

Dans la voiture ils me rappelèrent ce que je devais faire j'étais blanche comme un linge et mon cœur cognait dans ma poitrine comme le tic tac d'une bombe prête à exploser.

Ils restèrent avec moi jusque midi et décidèrent de m'avancer un peu sur le chemin pour éviter la sortie du collège et le risque de rencontrer mes camarades ce qui aurait pu retarder mon départ.

Ils me déposèrent juste après la traversée du grand pont il me restait quelques centaines de mètres à faire mais je ne sais pas comment j'ai fait pour y arriver, j'imaginai les pires scénarios, qu'il nous ait vu et qu'il me tue dès que je serai à sa portée ou que les gendarmes mettent trop de temps pour intervenir et qu'il ait le temps de me tuer mais malgré tout je continuais à avancer.

Arrivée au premier petit pont j'ai cru que j'allais flancher car c'était pratiquement l'endroit où il se tenait la veille avant qu'il ne m'agresse j'ai avancé et personne, j'ai continué, passée en dessous du second petit pont et toujours personne un peu plus loin les gendarmes me récupérèrent.

J'étais soulagée mais hors de moi car il était toujours en liberté et moi j'avais peur.

En chemin nous croisâmes ma mère accompagnée de notre gros berger allemand qui venait à notre rencontre heureusement qu'elle n'est pas tombée sur lui à ce moment là sinon je n'imaginerai même pas la suite.

Les gendarmes s'arrêtèrent près d'elle en lui disant qu'il n'avait vu personne mais en regardant l'heure ils s'aperçurent qu'on était un peu en avance par rapport à la veille donc ils dirent à ma mère qu'on allait refaire un petit tour histoire de voir mais que moi cette fois-ci je ne quitterai plus la voie.

En repartant du côté des ponts ils virent une silhouette d'homme qui faisait les cent pas sur la voie ferrée au-dessus du deuxième petit pont.

Ils stoppèrent au pied de celui-ci, ils me bouclèrent à l'intérieur de la voiture et avant de dire ouf ils étaient en haut du pont.

A peine quelques minutes après, ils redescendirent accompagnés d'un homme.

L'un des gendarmes me fit descendre de la voiture et me demanda si c'était mon agresseur et c'était lui.

Ils lui demandèrent s'il me connaissait et il répondit que oui étant déjà menotté ils le firent grimper à l'arrière de la voiture avec l'un des gendarmes et moi je repris place devant près de l'autre gendarme.

La voiture s'arrêta devant chez moi et ils me déposèrent, heureusement que les portes arrière étaient verrouillées car ma mère était sortie avec un couteau de cuisine et s'acharnait sur la portière, dans l'entrefaite mon père arriva de son travail en mobylette et il avait sorti une hache.

Tout ce remue ménage ayant attiré les voisins la nouvelle de mon agression fit le tour du quartier.

Je ne revis pas mon agresseur avant le jour du procès.

Les gendarmes nous prévinrent qu'il avait tout avoué sauf, le fait qu'il soit revenu le lendemain car d'après lui, je lui avais donné rendez-vous.

A la suite de cette arrestation j'aurai dû me sentir soulagée et pourtant il n'en fut rien car c'était loin d'être terminé.

Je devais déjà laisser passer ce week-end et retourner au collège.

Je dormais mal, j'avais peur. Je ne me sentais en sécurité nulle part.

Le lundi matin je dû partir avec la peur au ventre car évidemment on n'aborda pas le sujet chez moi.

En arrivant au collège, mes amies vinrent vers moi pour me réconforter mais pour d'autres je fus la risée, comme si c'est moi qui avais commis un délit, ça m'a profondément marqué mais jamais je n'en ai parlé et petit à petit l'affaire se calma.

Pour ce qui est de moi, je commençais doucement ma descente aux enfers j'avais tout ça dans ma tête et je ne pouvais en parler à personne.

J'avais quelques amies mais j'évitais les garçons en général en tout cas ceux que je ne connaissais pas à l'intérieur du collège et quand j'allais en courses je m'efforçais de ne pas m'approcher des hommes.

Et la vie reprit son cours normal pour tout le monde, tout le monde sauf moi.

En Janvier 1977 mes premières règles arrivèrent et pour moi encore une chose qui me faisait dire attention danger.

Et en ce jour de Janvier je pris une décision, plus personne ne m'approcherait où ne me toucherait et je ferai ce qu'il faut pour.

Je commençais à manger démesurément je voulais « être moche » comme ça aucun risque qu'on s'attaque à moi. Je sais aujourd'hui que c'était futile mais à l'époque je n'avais rien trouvé de mieux pour me protéger.

En plus ça marchait, je grossissais et les garçons ne s'intéressaient pas à moi j'avais toujours mes amis mais rien d'autre.

Je m'étais construit une carapace derrière laquelle je survivais.

Cette histoire aurait pu calmer mon père avec les coups que je prenais mais pas vraiment justement ça n'a fait que renforcer ses convictions moins je sortais et mieux c'était.

Dès que j'étais un peu en retard, des coups, dès que je répondais, des coups, dès que j'avais la moindre mauvaise note des coups pourtant lors de ma cinquième j'étais l'une des meilleures élèves de ma classe mais ça ne suffisait jamais.

Quelques mois plus tard nous fûmes convoquées ma mère et moi au tribunal car le procès devait bientôt avoir lieu.

On nous assigna un avocat commis d'office auquel je dus encore et encore raconter toute mon histoire.

Il y a une scène dont je me rappelle qui m'avait beaucoup choquée.

Lors de l'entretien avec la juge, celle-ci nous demanda de faire un genre de reconstitution sur la manière dont mon agresseur m'avait attrapé.

Ma mère interprétant le rôle de mon agresseur.

La juge demanda également une autre visite médicale par des experts

Je me souviendrai toute ma vie de cet examen affreux.

J'étais déjà très timide et très pudique et pour cet examen un médecin était là et un autre homme l'assistait.

J'ai cru qu'on m'écartelait et qu'on sortait mes entrailles à l'extérieur, j'ai hurlé pendant de nombreuses minutes tellement j'ai eu mal.

Je n'ai jamais compris le but de cet examen pratiquement un an après et je trouve révoltant et inhumain ce qu'ils m'ont fait subir.

J'ai eu l'impression d'être un cobaye qu'on disséquait, une vision d'horreur que je n'oublierai jamais.

Le jour du procès arriva et mes parents et moi nous rendîmes au tribunal.

L'avocat expliqua à mes parents comment allait se dérouler le procès.

Mes parents entrèrent dans la salle d'audience et moi on me fit attendre dans une petite pièce juste à côté.

Je savais que j'allais revoir celui qui m'avait agressée et violée et j'avais peur même si je savais que je ne serai pas seule.

Au bout de quelques heures on vint me chercher pour que je m'avance à la barre.

Cette peur en entrant dans cette grande salle pleine de gens que je ne connaissais pas car en plus du juge et des autres membres présents, des journalistes prenaient des notes car contrairement aux affaires d'attentats à la pudeur sur mineure de moins de 15 ans qui ordinairement étaient traités à huis clos, pour la première fois à Reims ne l'étaient pas.

Je n'avais vraiment pas besoin de cette publicité.

Je savais que mon agresseur était dans la salle je l'avais aperçu en entrant mais je ne levais pas un seul regard vers lui.

Le juge me demanda de venir devant lui et là je dus lui refaire le récit de ce qui m'était arrivée avec tous les détails j'étais morte de honte de savoir que tous ces gens écoutaient ainsi que mon père.

J'ai eu l'impression de me déshabiller en public et je sentais tous ces regards posés sur moi et j'étais dégoûtée.

Une fois mon récit terminé je rejoignis mes parents et là l'avocat de l'accusé se mit à parler des circonstances atténuantes de son client, « ce pauvre homme » était séparé de sa femme et comme il était en désaccord avec elle il ne voyait plus ses enfants, il avait eu une enfance difficile comme si, ça l'excusait de ce qu'il m'avait fait comme si, j'allais le plaindre, je versais des larmes c'est vrai mais sur moi et pas pour celui qui avait détruit une partie de moi.

Je ne me souviens plus s'il y a eu délibération je sais seulement qu'il a eu le culot de s'adresser à nous en disant qu'il regrettait et qu'il demandait qu'on lui pardonne si seulement il y avait eu une once de sincérité dans ce qu'il a dit à ce moment-là, mais moi je n'y ai pas cru un seul instant, l'avenir m'a donné raison.

Il fut condamné à 5 ans de prison ferme et à 10 mille francs de dommages et intérêts, somme que j'aurai dû toucher à mes 18 ans et dont nous n'avons jamais vu la couleur cet argent ne remplacera jamais ce qu'il m'a fait mais je me rends compte que la justice est parfois mal faite et qu'au bout du compte j'ai été la victime et le suis restée car après qu'il est purgé 3 ans de prison il est sorti pour bonne conduite, il a récidivé en violant une autre femme et l'a envoyé à l'hôpital, à peine sorti de prison.

Ma mère fit une demande pour que l'argent qui m'avait été attribué me soit versé et malgré toutes les démarches quelle a entreprises, même écrire au Président de la République de l'époque je n'ai jamais touché cet argent.

La justice n'appartiendrait-elle qu'aux riches ? A méditer je pense.

Je me fiche de cet argent mais j'estime qu'il n'a pas payé sa dette ni en argent ni en temps. Si c'était moi il n'y aurait qu'une justice concernant ce genre d'acte LA MORT.

Quand on nous dit de ne pas faire justice soi-même, que c'est interdit, le fait de violer un enfant l'est tout autant et pourtant.

Après ce procès je mis longtemps à essayer de ne pas y penser mais comment faire quand vous lisez ça dans le journal et pas besoin de nom pour savoir qu'on parle de vous, quand vous voyez le regard fuyant des voisins, de certains camarades de classe mais le pire c'est quand vous vous retrouvez dans votre lit le soir et que le moindre bruit ou le noir vous empêche de dormir ou vous réveille parce que vous en avez rêvé, au final c'est un cauchemar pour l'éternité, car même encore aujourd'hui j'ai peur de rester seule la nuit, le moindre bruit mon cœur s'emballa, c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à me contrôler et pourtant j'ai essayé.

J'ai mis un certain temps à passer à autre chose, je n'ai jamais oublié ce qui m'est arrivée et je n'oublierai sans doute jamais mais j'ai appris à faire abstraction.

A certains moments de ma vie de femme, j'y ai songé forcément mais j'ai réussi à surmonter ce handicap.

Ce qui m'a manqué à cette époque c'est le peu de présence auprès de moi, ce silence, cette sensation d'abandon quand vous avez envie d'appeler au secours et que personne ne vous entend.

Pouvoir et vouloir en parler pour chasser les démons et savoir qu'on a personne pour le faire ou qu'il vous est interdit d'en parler car c'est honteux car au final je suis accusée d'avoir été une enfant trop faible pour se défendre en tout cas c'est ce que j'ai toujours ressentie.

Chez moi nous n'avons jamais abordé le sujet c'est resté plus ou moi secret, même après toutes ces années on sait ce qui m'est arrivée mais pas ce que j'ai vécu et surtout comment je l'ai vécue.

Après tout ça comment vivre une adolescence normale entre ce qui venait de m'arriver et la façon de vivre que nous imposait mon père.

Après la cinquième je changeais d'Etablissement scolaire et je perdais également ma meilleure amie de l'Epoque, Francine, qui venait de déménager dans une autre région ce fut difficile de la voir partir.

Mais je fus heureuse de changer d'établissement là où j'allais on ne me connaissait pas et j'allais pouvoir redevenir « anonyme ».

Je fis mon entrée en CAP employé de bureau dans un cours catholique de Reims.

Au départ j'eus du mal à me faire de nouvelles amies, vu l'apparence physique que j'avais ça n'incitait pas les autres à venir vers moi et ni moi à aller vers eux.

Puis au fil des mois étant quand même du genre relativement sociable je commençais à m'intégrer aux autres élèves et à me faire quelques amis(es).

Je n'avais toujours pas le droit de sortir en dehors du lycée et des courses et pas non plus le droit d'aller chez des amies ou de les recevoir mais je m'étais arrangée avec les cours en faisant croire à mes parents que je quittais toujours en fin de journée ce qui me permettait d'avoir un semblant de liberté.

Deux de mes amies Anne et Mélanie habitaient tout près du lycée et l'on se retrouvait souvent chez elles après les cours pour partager des choses de filles, ses parents étaient adorables, ils tenaient l'écluse du coin et ils m'ont toujours bien reçue. Ils connaissaient les problèmes que j'avais avec mon père et m'ont toujours soutenue.

J'avais également une autre amie, une de mes meilleures amies Nora, elle aussi m'a beaucoup aidé moralement ainsi que sa mère et sa petite sœur.

On s'est perdu de vue avec le temps mais ce sont des personnes qui resteront dans mon cœur à tout jamais.

Durant cette première année j'ai fait la connaissance d'une fille qui allait devenir ma nouvelle meilleure amie, Maria, qu'on appelait tous May.

Elle habitait près de chez moi et elle m'avait appris que l'année d'après elle devait intégrer le lycée dans lequel j'étais.

J'étais super contente, elle avait un an de moins que moi et l'on s'entendait très bien.

Par contre notre amitié déplaisait complètement à mes parents qui la trouvaient trop exubérante et infréquentable d'après eux.

Il est vrai qu'elle était pleine de vie et qu'elle avait de nombreux copains en plus elle était très belle et pourtant c'était mon amie.

Mes parents ont tout fait pour qu'on ne se parle plus, même nous interdire de se voir mais on trouvait toujours un truc pour passer au travers et notre amitié a duré.

Avec elle je pouvais être moi-même et l'on se racontait tout, elle savait ce que j'endurais à la maison.

Grâce à elle je repris un peu confiance en moi mais les dommages que j'avais causés à mon corps étaient déjà bien installés et mes problèmes de poids étaient toujours là mais j'appris à vivre avec et commençais à sortir de mon retrait concernant les garçons. Je ne les intéressais pas plus en tant que petite amie mais j'avais des copains et ça me suffisait.

Mon premier émoi fut pour un garçon de mon village je l'avais eu comme camarade de classe en cinquième il s'appelait Daniel, il était gentil mais il n'a jamais vu en moi qu'une copine et moi j'ai gardé mes élans pour moi.

En plus il était beau garçon et moi je n'avais aucune chance de lui plaire.

Le lycée était ma seule distraction dirai-je, mes seules vraies sorties, car j'étais toujours cloîtrée à la maison entre mes corvées et mes devoirs et les coups pleuvaient toujours ainsi que nos visites dans la cabane à charbon un peu moins régulières soit dit en passant.

Mon père commençait à se calmer avec ma mère, nous nous sommes dit avec mon frère Akim, qu'on commençait à être grands, qu'il avait peut-être peur qu'on la défende ce n'est peut-être pas ça, mais en tout cas il est sûr que s'il avait continué à la battre nous l'aurions défendue.

Surtout que c'était quelqu'un de malade, elle était épileptique, mais je reviendrai sur le sujet plus tard dans ce livre.

En septembre 1978, j'entrais en deuxième année de secrétariat et j'étais heureuse car ma meilleure amie, elle, entrait en première année de comptabilité dans mon lycée.

On allait pouvoir se voir plus souvent car on allait prendre le bus ensemble et on s'arrangerait pour rentrer le soir également ensemble.

Malgré ma vie pourrie à la maison j'étais contente, une nouvelle année scolaire commençait et avec elle je passerai moins de temps à la maison.

À l'origine, je voulais devenir sage-femme, mais ayant été mal orientée je me suis retrouvée à faire des études de secrétariat, j'aimais la dactylo mais pas autant que m'occuper des enfants mais la vie nous réserve souvent bien des surprises.

Cette seconde année commençait donc très bien, en plus je craquais littéralement pour mon prof de comptabilité et la chance me souriait car on avait différents cours avec lui ce qui voulait dire que je passerais de nombreuses heures en sa compagnie.

Je n'étais pas la seule de ma classe à avoir remarqué ce beau jeune homme aux cheveux châtain, aux yeux bleus et au physique parfait.

Très vite nous apprîmes qu'il s'appelait Jean-Marc et qu'il avait 26 ans. Cette année-là, nous cumulions secrétariat et comptabilité, je n'étais pas une adepte de comptabilité mais je n'ai jamais aussi bien travaillé dans cette matière que cette année-là. Avec une de mes amies je m'étais arrangée pour avoir la place juste en face de son bureau et je rêvais tout en buvant ses paroles.

J'en discutais également avec ma meilleure amie car elle l'avait aussi en cours de comptabilité.

Ce professeur m'a été d'une grande aide durant cette fameuse année car il m'a appris à avoir confiance en moi.

J'ai eu l'occasion de le côtoyer en dehors du lycée à deux reprises.

Un jour que j'assistais à l'un de ses cours j'étais affreusement malade j'avais dû attraper la grippe mais sachant que je devais l'avoir en cours et ayant une interrogation écrite de prévue j'avais tenu à être là, mais durant son cours je n'arrêtais pas de tousser et j'avais une forte fièvre alors un peu avant